

jamais mentionné, Plutarque connaissait le livre II d'Hérodote, dont le contenu du *De Iside* se rapproche parfois. Mais la grande majorité des sources textuelles du traité, certainement nombreuses, sont méconnues et/ou perdues. En tout cas, le traité est un des rares textes de la littérature antique à se faire l'écho de données connues par les hiéroglyphes, et constitue ainsi depuis plusieurs siècles l'un des documents les plus complets dont disposent les égyptologues, désormais plus aptes à en pondérer l'importance et la fiabilité.

La tradition textuelle et la première réception occidentale

Le *De Iside* figure dans le catalogue de Lamprias³, au n° 118, puis parmi les textes rassemblés par Maxime Planude à la fin du XIII^e siècle, au n° 32. Il est présent dans une petite vingtaine de manuscrits d'inégale valeur, dont la plupart appartiennent à la tradition planudéenne.

Giovanni Lorenzi, bibliothécaire d'Innocent VIII à partir de 1485 – et traducteur de huit opuscules de Plutarque –, paraît avoir été le seul humaniste du XV^e siècle à s'essayer à rendre le *De Iside* ; cette version latine est restée manuscrite. Mais, dès le début des années 1480, Ange Politien présentait des *excerpta* du traité au public savant de Venise et de Vérone, dans ses *Miscellaneorum centuria una*⁴. Le texte est ensuite publié à Venise en 1509 par les Aldes, dans le cadre d'une édition intégrale en grec des *Moralia* de Plutarque.

Ce n'est qu'en 1564 qu'en paraît la première traduction imprimée : son auteur est Suffridus Petrus (Petri ou Pieters), de Leeuwarden en Frise, qui publie sa version latine à Louvain, assortie de celle des deux *Orationes de esu carniū*. Avant cela, Celio Calcagnini (†1542), helléniste de Ferrare, a proposé avec le *De rebus Aegyptiacis* une paraphrase latine du *De Iside*, dans un ordre différent de l'original, imprimée à Bâle seulement après sa mort, en 1544, dans ses *Opera posthumes*⁵.

~~~~~  
 ἑκάστος ἐστιῶν ἡμᾶς ἡκοντας ἀπὸ τῆς Ἀλεξανδρείας. (« La difficulté qu'il peut y avoir de trouver des places à table donna matière à de nombreuses discussions lors des réceptions offertes en mon honneur par chacun de mes amis après mon retour d'Alexandrie. »)

3. — Pour rappel, il s'agit de l'Index d'une bibliothèque d'Italie du Sud du IV<sup>e</sup> siècle, qui aurait été établi à la mort de Plutarque par celui qu'on a pu présenter comme un de ses fils.

4. — Angelo POLIZIANO, *Miscellaneorum centuria prima*, Florence, Antonio Miscomini, 1489, ch. LXXXIII, « *Miscellaneorum de Harpocrate* ».

5. — Celio CALCAGNINI, « *Caelii Calcagnini de rebus Aegyptiacis commentarius [...]* », *Caelii Calcagnini Ferrariensis, Pronotarii apostolici, Opera aliquot*, Bâle, Froben, 1544, p. 229-252.

## Quelques versions imprimées du traité en français

**Dans *Les Œuvres morales et meslées* d'Amyot (1572)**

L'accent sera mis ici sur Isis, prédominante dans le traité, en raison de la popularité de son culte et de son aspect de principe téléologique. Amyot a croisé la figure dans sa traduction des *Éthiopiennes* d'Héliodore de 1548, puis dans celle des *Sept livres des histoires de Diodore Sicilien* en 1554. Voyons quelques aspects de son travail de restitution, qui ne va pas parfois sans quelque altération.

Au sujet du nom d'Isis, on lit au début de l'opuscule traduit :

[...] et si est d'avantage très-agreable à la Deesse que tu sers, attendu qu'elle est très-sage et très-sçavante (σοφὴν καὶ φιλόσοφον), ainsi comme la derivation mesme de son nom nous le donne à cognoistre, que le sçavoir et la science (το εἰδέναι καὶ τὴν ἐπιστήμην) luy appartient plus qu'à nul autre, car c'est un mot Grec que Isis<sup>6</sup>.

Affirmant contre Hérodote que la plupart des noms de dieux sont d'origine grecque, Plutarque rattache *Isis* à \**ἰσημι* (*isnui*, « savoir ») – puis *Typhon* à *τυφώω* (*tuphon*, « enfumer », « aveugler »). Il revient sur des étymologies fondées sur le grec plus loin<sup>7</sup>, et sur le nom d'*Isis* commun au grec et à l'égyptien<sup>8</sup>. Il n'y a là aucune parenté avec l'origine du nom d'*Isis* en égyptien, qui est issu de l'égyptien ancien *Aset*, qui signifie « siège » ou « trône »<sup>9</sup>. Contrairement à ce qu'il fait pour Osiris<sup>10</sup>, Plutarque ne propose donc pas vraiment ici d'étymon égyptien. La raison doit en être cherchée dans la situation et la visée du discours : Plutarque s'adresse à Cléa, une dévote grecque d'*Isis*, et il a à cœur de lui exprimer, dès l'ouverture du traité, le caractère authentiquement grec de la déesse. Cette *interpretatio graeca* du nom vise plus largement à sortir la déesse de l'Égypte. Comme l'écrit Arnaud Zucker, « [l]e coup de force

6. — PLUTARQUE, *Les Œuvres morales et mêlées*, trad. Jacques AMYOT, Paris, Vascosan, 1572, 318H. La référence Estienne (*Plutarchi Chæronensis quæ exstant omnia*, Francfort, Wechel, 1599) est 351e-f, celle des *Plutarchi Chæronei Moralia opuscula multis mendarum milibus expurgata*, Bâle, H. Froben et N. Episcopius, 1542, édition sur laquelle se fonde Amyot, fol. 330, l. 1-5.

7. — PLUTARQUE, *Les Œuvres morales et meslées*, éd. cit., 331F (Estienne 375e).

8. — *Ibid.*, 331E (Estienne 375d).

9. — Le nom d'Isis, qui apparaît à la fin de l'Ancien Empire dans les *Textes des Pyramides* (vers 2350 av. J.-C.), s'écrit avec le signe hiéroglyphique du siège, suivi de ceux du pain (« t ») et de l'œuf ou de la femme, qui sont des marques du genre féminin.

10. — *car ils paignent leur Roy et leur Seigneur Osiris par un œil, et un sceptre, et y en a qui interpretent le nom d'Osiris, aiant plusieurs yeux, pour ce que Os en Ægyptien signifie plusieurs, et Iris œil, PLUTARQUE, Les Œuvres morales et meslées, éd. cit., 320F (Estienne 354f-355a). L'étymologie est inexacte.*

On en perçoit d'autres indices, que suit Amyot, dans le passage suivant consacré au temple « Ision » :

de toutes lesquelles abstinences, peines et souffrances, la fin est la cognoissance du premier, principal et plus digne object de l'entendement, que la Deesse nous invite et convie à chercher, estant et demourant avec elle. Ce que mesme nous promet le nom de son temple, qui s'appelle Ision (Ισῆϊον), c'est à sçavoir l'intelligence et cognoissance de ce qui est : comme nous promettant, que si nous entrons dedans le temple et religion de la Deesse saintement, et ainsi qu'il appartient par raison, nous aurons intelligence de ce qui y est<sup>12</sup>.

Il peut s'agir ici du temple d'Isis de Behbeit El-Hagara, en Basse Égypte, fondé en 360-342 avant J.-C., où la déesse est très présente, mais sous une forme un peu particulière de déesse primordiale, universelle, et surtout comme celle qui présente les offrandes à son frère Osiris et celle qui le protège. Pour Plutarque, qui peut l'assimiler à Athéna-Minerve, Isis est à l'origine de la création de toute chose, patronne de la quête philosophique, liée à l'incomplétude humaine.

Concernant les édifices, on trouve, après l'exposition du mythe d'Isis et d'Osiris en tant que tel :

*[...] aussi ceste fable est apparence de quelque raison qui replie et renvoie nostre entendement à la consideration de quelque autre verité, comme aussi nous le donnent à entendre les sacrifices, où il y a meslé parmy ne sçay quoy de deuil et de lamentable, et semblablement les ordonnances et dispositions des temples qui en quelques endroicts sont ouverts en belles æles et plaisantes allées (δρόμους) longues à descouvert, et en quelques autres endroicts ont des caveaux tenebreux et cachez sous terre, ressemblans proprement aux sepulchres et caves où l'on met les corps des trespassez<sup>13</sup>.*

Le mot *δρόμοι* peut désigner plus particulièrement les déambulateurs des temples de basse époque, mais plutôt l'avenue extérieure qui menait au pylône et à la porte du temple. À la rigueur, on peut reconnaître là un bâtiment de l'époque ptolémaïque, comme Dendérah (Hathor), où le

[illegible]

11. — A. ZUCKER, « Plutarque et les noms des dieux étrangers », *Polymnia*, t. 2, 2016, p. 23-50, ici p. 39.

12. — PLUTARQUE, *Les Œuvres morales et meslées*, éd. cit., 318H-319A (Estienne 352a ; Froben fol. 330. l. 9-11).

13. — *Ibid.*, 322G-H (Estienne 359a ; Froben fol. 333).

sanctuaire obscur s'entoure de chambres sacrées, sans ouvertures, destinées à représenter les salles que l'âme devait parcourir en barque. Mais il est plus facile d'y reconnaître les temples d'Isis en Europe : Plutarque pourrait ainsi parler du culte « égyptien » tel qu'on le pratiquait de son temps en Italie et en Grèce.

Attardons-nous un instant à présent sur les prêtres isiaques :

*Et pourtant ce que l'on habille ainsi de ces habits saints les religieux Isiaques (Ισιακοὺς), après qu'ils sont trespassez, est une marque et un signe qui nous tesmoigne, que ceste sainte parole est avec eulx, et qu'ils s'en sont allez de ce monde en l'autre sans emporter autre chose que ceste parole : car porter longue barbe, ou se vestir d'une grosse cappe, ne font pas le philosophe, Dame Clea : aussi ne sont pas les vestements de lin, ny la tonsure ou rasure les Isiaques, ains est vray Isiaque celui, qui après avoir veu et receu par la loy et coustume les choses qui se monstrent, et qui se font ès cerimonies de ceste religion, vient à rechercher et diligemment enquerir par le moien de ceste sainte parole et discours de raison, la verité d'icelles<sup>14</sup>.*

Il n'est pas sûr que ce vêtement de lin, peut-être bleu ou blanc, était enseveli avec le « religieux ». Par ailleurs, « porter longue barbe » était devenu l'enseigne de la profession de philosophe depuis que, sous le règne d'Alexandre, les Grecs avaient renoncé au port de la barbe.

Nous terminerons ce bref arpentage en examinant la proximité qui est établie entre Isis et les « daimons ». Dans le *De defectu*, Plutarque évoque l'origine égyptienne de la démonologie. Ce dernier traité, ainsi que les autres *Dialogues Pythiques* et le *De Iside*, sont sollicités par Eusèbe de Césarée dans le livre V en particulier de sa *Préparation évangélique*, livre consacré à la réfutation des théologies païennes de la Cité et auxdits daimons.

Dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle en France, la *Préparation évangélique* en question jouit d'un succès certain, puisque se succèdent la traduction latine de Georges de Trébizonde, parue à Paris chez Augurel en 1534, puis, en 1544, l'édition grecque sous la houlette de Robert Estienne. Amyot va à maintes reprises solliciter le témoignage de l'évêque de Césarée : il a à sa disposition un exemplaire de cette dernière édition, et certaines des notes marginales à son exemplaire des *Moralia* grecques de 1542, préparatoire à sa future traduction de 1572, portent des références au texte d'Eusèbe et à ses leçons possibles, pour le *De defectu oraculorum* comme le *De Iside*.

14. — *Ibid.*, 319B (Estienne 352b-c ; Froben fol. 330, l. 19-23).

Et pourtant ont mieulx fait et dit ceulx qui ont pensé et escrit, que ce que l'on recite de Typhon, d'Osiris, et d'Isis, n'estoient point accidens advenus ny aux Dieux ny aux hommes, ains à quelques grands Dæmons, comme ont fait Pythagoras, Platon, Xenocratès et Chrysippus, suyvant en cela l'opinion des vieux et anciens Theologiens qui tiennent qu'ils ont esté plus forts et plus robustes que les hommes, et qu'en puissance ils ont grandement surmonté nostre nature, mais ils n'ont pas eu la divinité pure et simple, ains ont esté un suppost composé de nature corporelle et spirituelle, capable de volupté et de douleur, et des autres passions et affections qui accompaignent ces mutations là, travaillans les uns plus, les autres moins : car entre les Dæmons il y a, comme entre les hommes, diversité et difference de vice et de vertu (ὡς ἐν ἀνθρώποις, καὶ δαίμοσιν ἀρετῆς διαφοραὶ καὶ) [...] <sup>16</sup>.

« On pourrait donc dire que ce sont ceux-là et leurs esprits qui ont reçu les honneurs divins, depuis lors, parmi les hommes ; que ce sont leurs combats, leurs dissensions qui ont été la matière des fables attribuées aux dieux. En effet, Plutarque dans l'écrit qu'il a composé sur Isis et les dieux de l'Égypte, le dit en propres termes<sup>18</sup>. »

[illegible]

16. — PLUTARQUE, *Les Œuvres morales et meslées*, éd. cit., 323F-G (Estienne 360e-d ; en fol. 336).

18. — *Ibid.*, V, 4, p. 194 (Εἰποὶ γὰρ ἂν τις τούτους ἐκείνους εἶναι καὶ τὰ ἐκείνων πνεύματα ἅ τοις μετὰ ταῦτα ἀνθρώποις τεθεοποιημένα καὶ τὰς ἐκείνων μάχας τὰς τε πρὸς ἀλλήλους τάσεις καὶ τοὺς πολέμους ταῦτ' εἶναι τὰ ὡς περὶ θεῶν μυθεύόμενα. Λέγει δ' οὐδ' ὁ Πλουτάρχος συνέταξεν λόγῳ "Περὶ τῶν κατὰ τὴν Ἰσιν καὶ τοὺς Αἰγυπτίων θεοῦς" αὐτοῖς ῥήμασιν ταῦτα-).

un peu plus bas, on lit dans la traduction française du *De Iside* cette opinion de Xénocrate :

[...] et Xenocrates tient que les jours malencontreux, et les festes où lon se bat, et où lon se donne des coups, et qu'on se frappe l'estomac, ou que l'on jeune, où il se fait ou dit quelque chose honteuse et villaine, il n'estime point qu'elles appartiennent aux bons Dieux, ny aux bons Dæmons : mais qu'y a en l'air des natures grandes et puissantes, au demourant malignes et mal-accontables, qui ont plaisir que lon face de telles choses pour elles, et que quand elles les ont obtenues, elle ne s'addonnent plus à pis faire<sup>19</sup>.

L'exemplaire bâlois porte ici, pour « malignes et mal-accontables », *δυστρόπους δὲ καὶ σκυθρωπᾶς*<sup>20</sup>, *δυστρόπος* signifiant « d'humeur difficile », *σκυθρωπᾶς* « sombre » ou « chagrin ». Alors que Xylander, dans sa version latine, traduit par *tætricas et morosas*<sup>21</sup> (*tætricas*, de *tæter*, signifiant « sombres, sévères »), les traductions françaises ultérieures à celle d'Amyot consultées optent pour « esprits moroses et sombres » – chez Victor Bétolaud, au XIX<sup>e</sup> siècle –, « malveillants et farouches » – selon Christian Froidefond, dans l'édition des Belles Lettres. Un peu plus loin encore, cette fois au sujet de Typhon, on trouve :

[...] à cela ressemble naïvement ce que l'on recite de Typhon, qu'il fait par son envie et sa malignité (φθόνου και δυσμείνειας) plusieurs mauvaises choses, et qu'ayant mis tout en combustion, il remplit de maux et de misères la mer et la terre, et puis en fut puny, et que la femme et sœur d'Osiris en fait la vengeance estagnant et amortissant sa rage et sa fureur<sup>22</sup>.

*Δυσμένεια*, « l'hostilité, le dépit », est ainsi rendu par « malignité ». Si Isis n'est pas directement en jeu dans ces séquences, et si cette récurrence de « malin » et de ses dérivés ne saurait être surinterprétée dans le sens d'une « diabolisation » de ces créatures, en 1580, dans *De la démonomanie des sorciers*, Jean Bodin, par ailleurs lecteur de Plutarque, pourra déclarer : *Et combien que Platon, Plutarque, Porphyre, Jamblique, Plotin tiennent qu'il y a de bons et mauvais Dæmons : si est-ce les Chrestiens prennent toujours le mot de Dæmons pour malings esprits*<sup>23</sup>.

19. — PLUTARQUE, *Les Œuvres morales et meslées*, éd. cit., 324A-B (Estienne 361b ; Froben fol. 337).

20. — *Plutarchi Chæronei Moralia opuscula multis mendarum milibus expurgata*, fol. 337.

21. — *Plutarchi Chaeronensis Moralia, quæ usurpantur [...] Guillelmo Xylandro interprete*, t. 2, Bâle, Thomas Guérin, 1619 [1572], p. 176, l. 13-14.

22. — PLUTARQUE, *Les Œuvres morales et meslées*, éd. cit., 324C (Estienne 361d; Froben fol. 337).

23. — Jean BODIN, *De la démonomanie des sorciers*, Paris, Jacques Dupuy, 1580, fol. 1v<sup>o</sup> (Paris, Gutenberg reprints, 1979, p. 2).

26. — « L'Esprit d'erreur a tousjours fait ses efforts de maintenir sa domination au monde, ayant eu, depuis la revolte du premier homme, des instrumens de toutes sortes pour tyranniser ses esclaves. En ce nombre il faut mettre les Oracles et predictions de certaines idoles dressees en plusieurs lieux par son instigation, par le moyen desquelles cest ennemi conjuré de la gloire du vray Dieu s'est bien fait valoir. Or alors qu'il pleut au Pere celeste nous donner son Fils pour Sauveur, lequel descendant du ciel print en terre nostre humaine nature, en laquelle il porta la peine deüë à nos pechez pour nous tirer des enfers et nous donner entree par son merite au royaume des cieux, la verité de ceste grace, venant à estre manifestee au monde par la predication des Apostres et de leurs plus fideles successeurs. Le diable et ses anges qui avoyent abusé en maints endroits les pauvres idolatres furent contrains de reconnoistre leur Souverain, et se taire pour le laisser parler à ceux qu'il vouloit appeler à salut, ou rendre inexcusables s'ils refusoient d'ouïr sa voix. Ceste cessation d'Oracles mit les prestres et sacrificateurs Payens en merveilleuse peine, du temps des Empereurs Romains, les uns imputans la cause à ceci, les autres à cela. Nostre auteur discourant en ce traité sur telle question, monstre combien est grand et deplorable l'aveuglement de la raison et sagesse humaine quand elle pense atteindre aux secrets de Dieu : car tous les devis des philosophes qu'il introduit parlans sont resveries et contes à plaisir, que tout homme Chrestien et de quelque moyen jugement condamnera du premier coup. Il y a cela de bon, que les Epicuriens y sont taxez et condamnez en divers endroits [...] », Ibid., 340F-G.

pionnière de l'Égypte plutarquienne en France, laquelle fascine par ses hiéroglyphes et leurs énigmes la première Renaissance, au moins depuis 1505 et l'impression, à Venise, du texte grec des *Hieroglyphica* attribués à Horapollon. Cependant, comme plus tard Amyot, Rabelais travaille sur un exemplaire Froben des *Moralia* de 1542, où on trouve des soulignements de sa part, dans le *De Iside* entre autres<sup>27</sup>.

Pour ce qui est des références à Isis en propre, on n'en trouve sauf erreur qu'une dans la geste entière, dès le texte primitif du *Tiers Livre* et dans la bouche de Gargantua, au sujet des parents « désenfantés » :

*Ne croyez leur dueil et lamentations estre moindres, que de Cerés, quand luy feust ravie Proserpine sa fille : que de Isis, a la perte de Osyris : de Venus, à la mort de Adonis : de Hercules, à l'esguarement de Hylas [...]*<sup>28</sup>.

Ceci peut être inspiré des lignes du traité de Plutarque, qui donnent, dans la traduction d'Amyot : *Et qu'Isis en estant advertie feit tondre une tresse de ses cheveux, et se vestit de deuil au lieu qui maintenant est appelé Coptus, combien que les autres veulent dire que ce mot signifie privation*<sup>29</sup>. Un autre passage est intéressant, cette fois en fin de roman, au sujet du Pantagruélien :

*Ne periroit le noble art d'Imprimerie? De quoy feroit on chassiz? Comment sonneroit on les cloches? D'elle sont les Isiacques ornez, les Pastophores revestuz, toute humaine nature couverte en premiere position*<sup>30</sup>.

Les « Isiaques ornés » de l'herbe miraculeuse rappellent ceux qui l'étaient chez Plutarque de lin, ce lin, blanc en la circonstance, dont sera fait dans le roman suivant le costume du *pilot, vestu a la mode des Isiaces de Anubis en Aegypte*<sup>31</sup>. Car, en matière d'égyptologie en général, c'est le *Quart Livre* qui contient le plus d'enjeux. D'abord, la *Brève déclaration* finale de 1552 comporte trois entrées dans ce sens : *Hiéroglyphiques, Obeliscs* et *Pyramides*. Ensuite, dans la fiction elle-même, les chapitres XVIII et XXVII, autour de la mort de Guillaume Du Bellay et du *trespas des héros*, portent la marque de la théorie d'Évhémère, dont on a rappelé que le *De Iside* fournit une vigoureuse réfutation. Mais les chapitres les

27. — Cf. R. MENINI, *Rabelais altérateur*. « *Graeciser en François* », Paris, Classiques Garnier, 2014 (*Les mondes de Rabelais*, 2), p. 628-630.

28. — François RABELAIS, *Le Tiers Livre* (texte de 1552), ch. LXVIII « Comment Gargantua remontre n'estre licite es enfans soy marier, sans le sceu et adveu de leurs peres et meres », *Œuvres complètes*, éd. M. HUCHON, Paris, Gallimard, 1994 (*Bibliothèque de la Pléiade*, 15), p. 498.

29. — PLUTARQUE, *Les Œuvres morales et meslées*, éd. cit., 321E (Estienne 356d).

30. — François RABELAIS, *Le Tiers Livre*, éd. cit., ch. LI, « Pourquoy est dite Pantagruelion, & des admirables vertus d'icelle », p. 507.

31. — Id., *Le Quart Livre* (1552), éd. cit., ch. II, « Comment Pantagruel en l'isle de Medamothi achapta plusieurs belles choses », *Ibid.*, p. 542.

plus significatifs sont ceux qui ont lieu sur l'« île des Macréons ». Dans le chapitre XXV, le vieillard Macrobe s'improvise ainsi guide de l'îlot :

*A nostre instance le vieil Macrobe monstra ce que estoit spectable & insigne en l'isle. Et par la forest umbrageuse et deserte descouvrit plusieurs vieulx temples ruinez, plusieurs obeliscs, Pyramides, monumens, et sepulchres antiques, avecques inscriptions et epitaphes divers. Les uns en letres Hieroglyphicques, les aultres en language Ionicque, les aultres en langue Arabicque, Agarene, Sclavonicque, et aultres. Des quelz Epistemon feist extraict curieusement. Ce pendent Panurge dist a frere Jan. Icy est l'isle des Macraeons, Macraeon en Grec signifie vieillart, home qui a des ans beaucoup<sup>32</sup>.*

Dans cette île où justement l'on parle grec, ce qui selon Romain Menini exprimerait une nostalgie de l'auteur sur le mode de lecture des Anciens<sup>33</sup>, la théologie égyptienne se relie là encore au Panthéon hellène, selon la transition déjà constatée autour d'Isis chez Plutarque. Et, par la suite, le trépas des héros, et jusqu'à la mort du Grand Pan, *De defectu* cette fois à l'appui, sera relié à la mort du Christ, comme cette fois pour faire transition de l'hellénisme au christianisme.

## Conclusion

D'édition en réécriture, la Renaissance a donc reçu et « digéré » le traité de Plutarque, sorte de creuset synchrétique. Respectant ici sa coloration hellénistique, elle l'a orienté là plus franchement vers le christianisme, fût-ce pour en désavouer le contenu. Au centre de ces mutations et turbulences, la figure d'Isis en a pris l'aspect multiforme qu'elle gardera ensuite longtemps, jusqu'au moins 1719 et le tome II de l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon<sup>34</sup>.

32. — *Ibid.*, ch. xxv, « Comment apres la tempeste Pantagruel descendit en isles des Macraeons », p. 598.

33. — Cf. R. MENINI, *Rabelais altérateur*, p. 771-780.

34. — Cf. S. H. AUFRÈRE, « L'Isis philosophe de Plutarque et son influence de la pensée de Montfaucon et l'iconographie de l'*Antiquité expliquée en figures* », dans *Les Mille et Une Vies d'Isis. La réception des divinités du cercle isiaque de la fin de l'Antiquité à nos jours*, dir. L. BRICAULT, C. BONNET et C. GOMEZ, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2020 (*Tempus*, 63), p. 153-170.